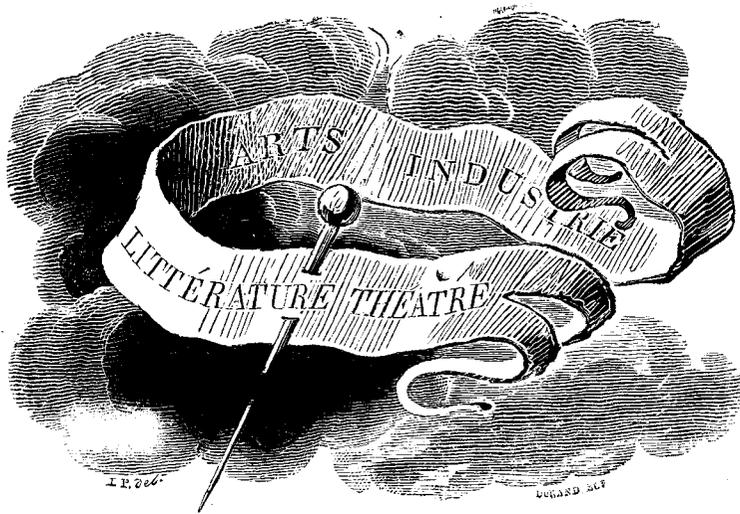


L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



ON S'ABONNE, à LYON, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.

## L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

### Le vieux Colonel et le Jeune Ménage.

Vous croiriez tout d'abord qu'il s'agit d'un de ces braves et honnêtes militaires trempés au ciel d'Egypte ou de Marengo, qui cachant sous les lauriers de la gloire les humbles vertus du citoyen, serait devenu l'artisan du bonheur d'un jeune ménage dont il aurait mérité le respect et l'affection. Certes, j'aimerais beaucoup mieux avoir à vous retracer le tableau moral et édifiant qui ressortirait d'aussi honorables sympathies, mais j'ai le regret de ne pouvoir vous en présenter qu'un contraste : le vieux colonel dont j'ai à vous entretenir est un de ces Céladons à moustaches grises dont l'honneur, tout entier dans la lame de leur épée, est logé fort à l'aise dans le fourreau, ne brillant qu'aux jours de parade, ou lorsqu'il s'agit de commander ces charges expéditives qui tranchent d'une manière si subite toutes les questions d'ordre public et de liberté. Barbon à torsades, ce héros de garnison, n'a jamais hâté les rides de son front par les préoccupations de sa conscience; le sort en le faisant soldat semble lui avoir délivré un brevet d'insouciance immorale qui s'est accrue d'impunité et d'audace, en proportion de l'importance du grade. Aujourd'hui colonel, cachant sous un titre pompeux et les oripeaux de son uniforme son âme blasée et perfide, il s'introduit dans une nouvelle famille, l'éblouit par l'éclat de sa position, abuse le mari, bon et honnête industriel que l'amour et la confiance avaient uni à une jeune et belle fille sans fortune. Et nulle voix amie n'est

venue sortir le malheureux de sa trompeuse sécurité en lui criant : pauvre mari ! ta jeunesse, vierge de toute souillure, employée honorablement à un travail rigoureux, ta jeunesse sera oubliée sous les impudiques hallucinations d'un vieillard usé par la débauche et l'orgie ; tout le bonheur que tu avais rêvé par cette union légitime s'écoulera dans un adultère monstrueux ; un Lovelace suranné t'enlèvera ta femme, qu'il recevra sans pudeur chargée des dépouilles de ta caisse restée vide : en vain tu en appelleras aux lois qui en sanctionnant ton union ont promis de la protéger ; elles n'auront point d'oreilles pour t'entendre, point de bras pour te venger ; car si ton colonel est plus infâme qu'un La Roncière, tu n'es pas un de Morelli ! On ne trouvera nulle part, ni ta femme, ni son séducteur ; ou si par hasard quelque obséquieux agent judiciaire est allé jusqu'à lui, il se sera retiré en faisant des excuses d'avoir dérangé M. le colonel, prostituant ainsi la loi sacrée, sous l'ironique dénégation du corrupteur impuni. Et toi, pauvre mari, les yeux rougis de larmes et le cœur encore gonflé d'amour, il te faudra bâillonner ta douleur et tes plaintes devant le préjugé scandaleux qui défend l'intérêt pour le malheur qui te tue ; ainsi la société et la justice sont les complices de l'assassinat moral dont tu deviens la victime permanente.

Et cependant ta femme, avec ses vingt ans et ses charmes, insouciance de l'avenir, étourdie par le présent, se rira suspendue au bras de sa sénile conquête, ou plutôt du sultan qui lui a jeté le mouchoir, et dans sa

criminelle illusion, elle bâtit son bonheur de tous les sourires et compliments de l'état-major, des officiers qui font un cercle assidu chez le rayonnant colonel, rajeuni comme Titon. Chacun de ces subordonnés à une ou deux épauettes, s'inscrit par le regard, comme l'heureux successeur de son chef hiérarchique, préparant ainsi à la femme coupable une suite de déshonneurs et d'infamies, après lesquels veuve de sa beauté et de sa jeunesse, elle restera misérable et perdue sous le vice et la débauche. — Alors dans un de ces momens de vertueux retour que Dieu accorde même à l'âme la plus corrompue, elle se rappellera son jeune ménage si heureusement commencé, elle verra toute l'étendue du bonheur calme et pur qu'elle a sacrifié à une vie d'orage et d'opprobre, elle se rappellera aussi ce vieillard aux voluptés usées et menteuses qui la fascina de son regard exercé à la dépravation, la couvrit de sa boue dorée, et la jeta hors de ses devoirs. Pauvre femme, sans nom, dépouillée des titres honorables d'épouse et de mère, elle comptera les angoisses qui la séparent de la tombe, son seul refuge, en même temps que le vieux colonel, devenu général sans doute, comptera ses victimes pour raviver par le souvenir ses sens ternes et blasés.

Et lorsque chacun de ces deux amans de hasard arrivera au terme où tout finit pour ce monde, la malheureuse corrompue n'aura pas un cercueil ni une larme; et l'audacieux corrupteur roulera son cadavre entouré de trophées, dans un somptueux caveau funéraire, sur la porte duquel sera gravé le mot HONNEUR; mais au revers, là-bas, bien loin..... une autre justice que celle des hommes aura écrit en lettres de feu INFAMIE!

A. F.

*L'indigence.*

Ouvrez, dit-il, je suis nu.

LAFONTAINE.

Un jour chez moi l'indigence débile  
Tout doucement frappe, et dans mon asile  
Est aussitôt.

La recevoir n'était point mon envie,  
Partant lui dis : Allez, de vous, ma mie,  
Point ne me chaut.

Sans dire mot, elle approche avec peine,  
Souffle le feu de sa mourante haleine,  
Elle avait froid.

Puis près de l'âtre et de sa voix fébrile :  
« Chez toi, petit, je prends mon domicile  
« Bien à l'étroit.

« J'ai faim, j'ai soif. » — Eh! crois-tu bien, pauvrete,  
Lui dis-je tôt, que voudra la disette  
Quitter tes pas,  
Quand je pourrai soulager ta souffrance,  
Quand je pourrai!... L'heure est bien loin, je pense,  
Tu me fuiras.

Reste avec moi : si le sort nous rassemble  
Qu'y faire, hélas!... Tâcher de vivre ensemble  
En bons amis.

Si le besoin et sa gêne cruelle  
Parfois venaient allumer la querelle  
Rester unis.

Rester unis : car vaut mieux, je le jure,  
Etre avec toi, sans pain, sans couverture,  
Et puis mourir!

Que d'abaïsser son front dans la poussière  
Pour adresser une vaine prière...  
Saurai souffrir.

— « Ah! pauvre enfant, par ma tête chenue!

« A ton huis voudrais n'être venue :

« Contre mon cœur.

« J'y suis enfin : je te sais l'âme bonne

« Tu méritais, que Dieu me le pardonne!

« Un peu plus d'heur.

« Pauvre enfant, toi qui, dans ton premier âge,  
Près d'une mère, oncques ne vîs l'orage

Gronder pour toi,

« Dis, qu'as-tu fait pour chasser la tempête

« Qui chaque jour va s'enflant sur ta tête.... »

Oh! dis-le moi!

— J'ai trop aimé les filles de Mémoire;  
Et dans mon cœur tout était pour la gloire!

Et puis vraiment,

Puis, cuidais voir s'emplir mon escarcelle

Et chaque effort que je faisais pour elle,

Tout niaisement!

Adonc un jour, moi qui ne compte guère,  
Ne sais comment, me vis riche en misère,

Tout souffreteux;

Dans le prochain, alors, plein de fiance,

Je demandai ce qu'on doit d'assistance

Aux malheureux.

Mais las! rien, rien qu'un silence homicide;

C'était pitié! ma prière timide

N'eut plus de voix.

Depuis ce temps, à rien n'ai plus croyance :

Au cœur de tous morte est la bienfaisance,

Même des rois!!!

NAP. AUG. CLÉMENT.

**ARTS.**

Paris a quelquefois de bons procédés pour la province, et tout en conservant l'auréole aristocratique dont la centralisation l'a doté, il détache assez souvent du mouceau de ses richesses quelques-uns de ses bijoux précieux. Lyon surtout est traité par lui en frère privilégié. Voici à l'Hôtel de Provence une riche et nombreuse émigration de la galerie de Giroux. Allez, amateurs du beau, allez admirer les gracieux dessins des deux frères *Johannot*, les femmes suaves de *Deveria*, le soldat naïf et franc de *Rafé*, les animaux de *Decamps*, les belles compositions de *Louis Boulanger*; et tant d'autres œu-

vres graves ou légères, mais toutes séduisantes, et dont M. Léopold, représentant de la maison Giroux, fait les honneurs avec un excellent ton et la meilleure grâce du monde.

Nous reviendrons en détail sur cette exposition si digne de fixer l'attention des gens de goût.

### MON BARBIER.

Le grand Napoléon faisait sa barbe lui-même; j'en suis fâché, c'est une tache à sa gloire; le grand Napoléon se privait par là de l'une des jouissances les plus innocentes et les plus réelles qui puissent venir apporter quelque distraction à la monotonie de la vie humaine : le grand Napoléon se privait d'un barbier!

Un barbier! c'est l'homme indispensable, c'est le loustic, c'est la gazette, c'est tout ce qu'il faut de provision de bonne humeur pour quatre à cinq jours. Vous êtes abonné à un journal, Dieu aura pitié de vous; s'il vous arrive par hasard que votre journal vous manque, soit que l'employé des postes l'ait gardé pour son agrément, soit que le ministère public l'ait saisi; vite, vous voilà aux champs, votre journal vous manque, vous vous seriez plutôt passé de pain : vous n'êtes plus, comme on dit, qu'un corps sans âme, et la journée se traîne pour vous lente et pénible jusqu'au soir. Eh bien! mon journal à moi, c'est mon barbier; journal intarisable, aussi bavard, aussi menteur qu'aucun autre; journal léger, malin, piquant, riche en cancan, en bruits de ville, en absurdités de toute nature.

Mon barbier sait sa politique étrangère comme un Talleyrand ou un Metternich; il connaît à merveille les secrets des cabinets européens, il passe du Tage, du Tibre à la Baltique, avec une vitesse et une célérité que n'ont jamais eues les armées du grand Napoléon lui-même. Mon barbier a encore cela de remarquable, qu'il débite une sottise, une invraisemblance, un non-sens, avec un aplomb qui ferait peur à la *Gazette*. C'est donc un jour de fête que mon jour de barbe. Ce n'est donc jamais sans une sorte de plaisir que je vois arriver de loin mon *Figaro*, plus modeste que celui de Beaumarchais, mais assurément fort digne de lui succéder sous le rapport des qualités morales, et surtout du vif désir de se rendre agréable à la pratique. Est-il en retard, il redouble de politesse, il redouble d'esprit et de sagacité pour inventer à propos une histoire, un cancan, un bon mot, quelque chose enfin qui puisse voiler sa faute.

— Eh bien! Monsieur, commence-t-il en m'inondant la figure de savon, et l'Espagne? et ce gueux de don Carlos, qu'en faisons-nous?

— L'Espagne est à la veille d'une régénération, et don Carlos n'est point un gueux.

— Quand je dis gueux, c'est une façon de parler, c'est-à-dire cet illustre prince.

— Illustre, pas encore.

— Illustre, je veux parler de la reine.

— Elle ne l'est pas beaucoup plus assurément.

— Ah! mon Dieu, c'est vrai, une femme de rien, qui ne sait pas seulement gouverner, et qui laissera aller son trône.

— A qui?...

— A! oui, à qui?....

— A la république, peut-être.

— C'est possible; oui, la république, cette farceuse de république pourrait bien le prendre...

Ainsi, comme vous voyez, mon barbier n'aborde pas seulement toutes les questions politiques, mais il a encore sur chacune d'elles autant d'opinions qu'on veut. Avant d'être homme politique, il est barbier, c'est-à-dire qu'il pleurera au besoin avec la légitimité déçue, qu'il fera de la résistance avec le juste-milieu, et de la démolition avec la république. C'est tout simplement l'application du vieux proverbe : *Hurlez avec les loups*.

Quelques-uns tireront sans doute de là une induction défavorable à mon *Figaro*; ils l'appelleront girouette, et ils soutiendront qu'il est impossible de trouver chez lui cette fixité de principes qui distingue l'épicier et le marchand de parapluies : c'est une erreur que je veux détruire.

Le barbier ressemble à tous les autres Français; il a une opinion, une opinion à lui, dont il est fier et glorieux, parce que la Charte lui donne le droit de la publier; seulement, outre cette opinion, qui est la meilleure portion de lui-même, il en a deux ou trois de commande, qui sont moins à lui qu'à ses rasoirs, et qu'il adapte aux préjugés de la pratique comme il applique sur son menton les poils soyeux du blaieau. Mon barbier est un homme prudent, et c'est tout. Mais quand il a déposé les insignes de sa noble mission, c'est alors qu'il faut le voir, c'est alors qu'il redevient homme citoyen, électeur, garde national, patriote. L'année dernière, pendant les deux ou trois mois que la garde civique de N\*\*\* fut sans commandement, mon pauvre barbier avait perdu le sommeil, et si le ministre de l'intérieur eût tardé encore un peu à rendre un chef à notre bourgeoise milice, j'aurais pu y perdre un coin de mon menton, ou tout au moins une aile de nez.

Mais c'est surtout aux temps de bataille électorale qu'il fait bon entendre mon artiste : oh! alors mes jours de barbe sont de véritables bonnes fortunes. Je sais tout, depuis le fil le plus délié de la plus secrète intrigue jusqu'aux démarches de l'intrigue lourde et maladroite qui court la rue le nez au vent et s'en va droit se heurter dans les maisons. Mon barbier connaît les prétentions de chacun; il sait le nombre de voix sur lequel on compte; il note à l'avance les défections, il marque les bons, les douteux, les mauvais; du reste, fidèle à son plan de conduite, il change au besoin de statistique, et il ne se fait pas le plus léger scrupule de vous présenter comme bon celui qu'il notait dix minutes avant comme un archi-mauvais.

Je vous le dis donc; comme distraction, comme ga-

zette ambulante, le barbier est un être essentiellement utile dans la vie humaine, et à mon sens, l'une des plus déplorable nouveautés de la révolution, c'est la manie qu'elle inspire à tous les hommes de vouloir se passer de barbier. (L'Union, journal de la Dordogne.)



BIBLIOGRAPHIE.

LA NAPOLITAINE (1), PAR ROLAND BAUCHERY.

Nous avons lu avec plaisir l'histoire que M. Bauchery vient de nous donner sous le titre : *La Napolitaine*. L'intérêt est constant et se suit graduellement dans tous les chapitres. Les caractères bien dessinés et bien choisis, n'offrent cependant rien que de très-vulgaire; mais, placés dans un cercle de circonstances peu habituelles quoiqu'é vraisemblables, ils aiguillonnent ardemment la curiosité par la dissemblance de leurs passions.

Il en est de la *Napolitaine*, comme de ces milliers de romans, qui venus au monde sans but, sans motif aucun, si ce n'est celui de paraître, l'habitent quelques années et s'en vont, n'emportant avec eux d'autres résultats, d'autre bonne fortune que d'avoir occupé agréablement nombre d'heures, qui eussent été plus utilement consacrées à un travail plus sérieux; en d'autres termes, le roman de M. Bauchery est un roman d'imagination, un livre de fantaisie, un escabot pour oser une réputation.

M. Bauchery doit plutôt son succès à la richesse de son imagination, qu'au choix et à la disposition de son drame.

Nous voudrions répéter encore au sujet de cet ouvrage les conseils que nous ont déjà suscités tous ceux écrits dans ce genre, mais en tête de la *Napolitaine*, sous la forme d'une préface, nous avons lu : *Deux histoires à propos d'un livre, par l'auteur du manuscrit vert*, et nous nous exposerions alors à un changement, qui n'outrageant pas la vérité, ferait cependant dire à beaucoup de gens : trop d'histoires à propos d'un livre.

L'auteur en plaçant la jeune napolitaine Amadina dans une sphère et une position exceptionnelles, aurait dû la doter d'une imagination, de passions, de goût un peu différens de ceux que nous retrouvons chez toutes les femmes, même les plus ordinaires; Ernest, son amant ressent pour elle un amour trop timide, trop angélique : en un mot, il n'y a rien de neuf dans leurs amours, rien que nous n'ayons lu dans presque toutes les comédies-vaudevilles du théâtre du Gymnase-Dramatique.

Nous engageons cordialement M. Roland Bauchery à se défaire de ces formes étroites, qui tiennent du vieux roman; de cette sollicitude continuelle qui l'empêche de laisser un instant ses héros, nous prive des réflexions de l'artiste, tellement orgueilleux de la bonne tenue de ses gens qu'il ne les laisse pas prononcer un mot sans nous dire confidentiellement l'effet produit par leurs paroles.

L'intérêt et la vérité ont sauvé le roman, nous complimentons l'auteur du succès obtenu. V. RIVIER.

Chronique théâtrale.

Ainsi que nous l'avions supposé, l'attrait sensuel et matériel du talent de M<sup>lle</sup> Déjazet a eu plus de puissance

(1) A Paris, chez Roux, éditeur, rue des Gravilliers, 31; et chez Ayné, successeur de Babeuf, rue St-Dominique, 2, à Lyon.

sur le public lyonnais que le mérite moral et réel de telle ou telle œuvre du répertoire; tout a disparu devant *Frétillon, la Fille de Dominique et Sophie Arnould*. M<sup>lle</sup> Déjazet a eu le bonheur et l'insigne avantage de trouver la filière de l'intelligence des Lyonnais, et elle l'exploite avec un succès bien plus lucratif encore que ne l'ont fait ses devanciers ou devancières, voyageurs dramatiques de tout genre qui ont à peine pu se frayer un chemin au cœur et surtout à la bourse de nos citadins. La représentation donnée au Grand-Théâtre mardi dernier n'a pas été moins courue que celles du Gymnase; il y avait foule à ne pas trouver une place à six heures. Pendant qu'on se pressait en masse sur les banquettes étonnées, le Gymnase était presque vide devant *le Jeune Mari, les Enfants d'Edouard et le Nouveau Seigneur*. C'était, il est vrai, un spectacle connu et fort peu attrayant pour des intelligences mécaniques, mais que d'avantages ne lui restait-il pas encore pour exciter l'intérêt, émouvoir l'ame et charmer l'oreille.

Nous avons vu pour la première fois depuis ses débuts, M. Tony, engagé pour tenir l'emploi des jeunes premiers en remplacement de M. Grandel qui a cru devoir résilier son engagement avant son troisième début. M. Tony a de la figure et de la tenue, mais il nous a semblé manquer de souplesse dans le jeu et d'accentuation dans le débit. Nous désirons que M. Tony puisse joindre aux qualités que le public a bien voulu apprécier en lui, celles de M. Grandel restées méconnues. On a beaucoup à attendre de M. Tony, mais on peut espérer beaucoup si, comme on le dit, il est dans la résolution d'étudier avec persévérance. Nous sommes heureux de pouvoir signaler les progrès sensibles de M<sup>me</sup> Fouché, elle a mérité d'être applaudie dans *les Enfants d'Edouard* et dans *le Jeune Mari*; M<sup>me</sup> Clairanson a été dans cette charmante comédie d'une aisance et d'une délicatesse de jeu vraiment remarquables. M<sup>me</sup> Debrière justifie au-delà de nos espérances les heureux augures que nous avons tirés de ses débuts; elle a arraché des larmes à tout le monde dans le rôle de *Lady Grey*, et sa bénédiction à ses deux fils a surtout été d'un effet sublime. Que dire de M<sup>me</sup> Meynier que nous avons vue la veille dans *Clotilde*, que c'est une actrice d'ame et de cœur, et que sous de pareils inspireurs, ses défauts accidentels même, tournent quelquefois au profit de l'effet dramatique. Nous avons dit assez souvent que Dupré rendait le personnage de *Tyrel* d'une manière parfaite, pour que nous ayons besoin de répéter encore ce que les applaudissemens unanimes du public sanctionnent à chaque représentation *des Enfants d'Edouard*; nous faisons la même remarque à l'égard de Valmore.

*Le Nouveau Seigneur de village*, tout vieux qu'il est, a beaucoup amusé; et qui ne rirait pas en face des deux comiques André et Lecerf. Davillier a chanté délicieusement avec M<sup>lle</sup> Bouvaret, si gentille *Babet*. Joigny s'était chargé par complaisance du rôle de *Colin*; nous engageons Joigny à être souvent complaisant ainsi, il a joué et chanté de manière à faire oublier qu'il remplit ordinairement un rôle dans le vaudeville.

*Être aimé ou Mourir* avait accompagné M<sup>lle</sup> Déjazet au Grand-Théâtre; malgré l'engouement pour le premier sujet du Palais-Royal, il a bien fallu rendre justice au jeu toujours vrai et décent de M<sup>me</sup> Herdiska, au talent d'Alexandre et de Danguin, et à la bonne tenue d'Anatole et de M<sup>lle</sup> Baudoin; c'est fort heureux. Au surplus, nous aurons incessamment à régler notre arriéré vis à vis des artistes qui ont secondé de leur zèle le talent de M<sup>lle</sup> Déjazet.